

## I

Lors du premier ralliement, les lieux de rendez-vous clandestins se révèlent toujours sous un aspect mystérieux. Parfois inquiétant. D'une manière générale, plus hostiles qu'accueillants. Sans doute sont-ils marqués des effets de la mauvaise conscience.

Camille ne s'attendait pas vraiment à ça.

Elle a garé sa voiture et coupé le moteur. Elle reste immobile sur son siège, les mains à plat sur le volant, comme si quelque chose l'empêchait de descendre. Le décor à première vue, il est vrai, n'est pas des plus engageants. Dans un long travelling latéral, son regard balaie la façade du futur *Hôtel Tropica*. L'immeuble est en cours de construction. Au stade du gros œuvre. Il s'élève sur quatre niveaux. Carcasse de béton grisâtre, évidée, fantomatique. Cent vingt chambres prévues, c'est écrit sur les panneaux du chantier.

*Quelle drôle d'idée il a eue là, Ralph !*

« Ralph ! »

Elle balbutie plusieurs fois son nom comme pour se redonner confiance.

« Drôle d'idée et drôle d'endroit, vraiment ! »

Certes, les choses ne sont pas aussi simples qu'elle les avait imaginées. Elle les a vécues de l'intérieur, les choses, tout au long du parcours. Avec une certaine jubilation, une sensation

inqualifiable, nouvelle pour elle. Dans un état de fébrilité où la frénésie du risque compte aussi, dans ce genre de situation, pour une bonne part.

Elle jette un coup d'œil à la pendule du tableau de bord. Dix-neuf heures quinze. Elle dispose d'un bon quart d'heure devant elle. Soucieuse de se trouver sur le lieu du rendez-vous à l'heure fixée, elle a pris ses dispositions.

Elle rabat le pare-soleil, s'observe dans le miroir.

*J'aurais pu mieux choisir*, reconnaît-elle en jugeant son maquillage un peu trop théâtral, pour le moins excessif.

Le rouge à lèvres plutôt vif contraste en effet avec le teint naturellement clair de son visage. Mais c'est trop tard. Elle descend de voiture.

Avant de faire le premier pas en direction de la construction, elle couvre les parages d'un regard méfiant. Personne alentour. Pas un chat. C'est dimanche. Le grand désert. Implanté dans une zone strictement commerciale, le complexe hôtelier est situé loin des habitations. Tout paraît ici voué à l'inertie, hors du temps, quasi indestructible, comme réduit aux dimensions d'un monde essentiellement minéral.

Elle s'engouffre dans la carcasse de béton avec un sentiment mêlé de crainte et de curiosité. À l'intérieur, des matériaux, des outils, des emballages de bière, des mégots écrasés, des bouts de carton, des traces de pas. Elle manque de s'entraver dans un étau. Elle a l'impression d'être ivre, elle l'est d'une certaine manière. Elle s'apprête à tromper son mari pour la première fois, au bout de vingt ans de vie commune. Bien que les relations dans leur vie de couple ne sont plus vraiment ce qu'elles devraient être, elle éprouve toujours pour Henri-Georges de l'estime. Elle n'a jamais envisagé de le quitter ; les opportunités ne se sont jamais présentées non plus. C'est là le fruit des circonstances plus que le résultat d'une intention déterminée. Appelons encore ça la force des choses.

Tirillée par sa conscience, elle cherche tant bien que mal à se prouver qu'elle ne peut rien contre la force des choses. C'est arrivé si brutalement. D'une manière tellement inattendue. Comme si une main puissante, surgie de l'invisible, l'avait happée pour l'élever d'un jet au-dessus du quotidien, loin des règles établies et du chemin tracé.

L'escalier est plongé dans une semi-obscurité. Elle le gravit avec précaution après avoir heurté du bout du pied une marche. Dans la montée, la rampe n'est pas encore scellée. Elle accède finalement au quatrième étage. S'enfonçant dans le long tunnel de béton fraîchement décoffré et percé d'ouvertures de chaque côté, elle a un peu de mal à imaginer à cet emplacement un couloir d'hôtel, feutré, moqueté, agréablement éclairé. Elle revient sur ses pas, entre dans la première pièce face à la sortie d'escalier. Elle en dresse rapidement l'inventaire : un escabeau métallique, deux tréteaux adossés au mur, un paquet de Gauloises vide sur le sol, des boîtes de bière décapsulées dans un coin. Elle a l'impression d'être quelque part dans le temps, hors du présent. Situation absurde. Déroutante. Insolite. Burlesque d'une certaine manière.

L'homme pour qui elle a fait le déplacement devrait arriver d'une minute à l'autre.

La fenêtre de la chambre donne sur la partie intérieure de l'hôtel. De ce point d'observation, le bâtiment forme un arc de cercle. Au centre, dans l'espace de terrain provisoirement défoncé et encombré de matériaux devrait s'intégrer un bel ensemble paysagé exotique avec piscine couleur d'émeraude, terrain de tennis, minigolf, pergolas, balancelles et cocotiers.

Elle se poste devant la fenêtre, sur le côté gauche. Elle restera ainsi. Ne se retournera pas. Elle fermera les yeux au moment où il s'approchera d'elle. Elle pense à sa mise en scène, surtout à la façon de rendre naturels autant de gestes prémédités.

Elle perçoit soudain un vague bruit de pas, mais c'est certainement dans sa tête. Une espèce d'hallucination auditive. Le bruit pourtant se fait plus distinct, plus présent. Ce peut être autre chose qu'une lubie. Elle ferme les yeux pour de bon, sans bouger. Conformément à son plan. Le bruit des pas s'arrête net.

« Ralph ! » dit-elle.

Pas de réponse, juste un toussotement.

« Ralph ! » reprend-elle en élevant un peu la voix.

Deux bras viennent se poser sur ses épaules. Deux mains lui recouvrent brièvement les yeux. Elle pousse un soupir. Se retourne d'un bloc. Ils s'étreignent longuement.

« Voici mon empire », déclare l'homme en balayant de la main l'espace qui s'ouvre devant eux.

\*

« J'avais hâte de vous retrouver, Camille, j'ai pensé à vous toute la journée. »

Ils sont là au quatrième étage du futur *Hôtel Tropica*. Seuls au monde. Suspendus quelque part dans une nacelle de béton entre ciel et terre. Mis à part le passage d'une voiture de temps à autre et le bruit lointain d'un train de marchandises, il règne en ces lieux un silence de cathédrale. Ils s'étreignent encore dans le coin de la pièce, là où on pourrait imaginer, à la place du vide, un grand lit douillet ou un bon fauteuil, autrement dit ce à quoi l'endroit devrait ressembler dans quelques mois. Dévolu à ce type de rencontre, un lieu en tout cas plus accueillant.

Sur la ligne d'horizon, le soleil diffuse à présent une lumière orangée qui teinte légèrement les murs, rendant l'intérieur de la grande cage de béton brut un peu moins sinistre.

« Je sais que l'endroit n'est pas très romantique », concède-t-il.

Il commence à dégrafer le haut de sa robe.

« C'est sans importance », fait-elle en se serrant contre lui plus fort encore.

Elle a déjà oublié le décor. L'essentiel est ailleurs.

La main de l'homme descend le long de son dos. Ses doigts glissent lentement sur sa peau, comme s'ils comptaient une à une ses vertèbres. L'approche suffit à réveiller en elle des sensations qu'elle croyait avoir perdues. Ces instants de félicité, improbables sans consentement ni désir commun, dont elle pensait avoir fait le deuil. Avec son mari, les étreintes dépouillées de toute attention préalable ont fini avec le temps par prendre une allure de pure formalité.

Elle se retourne dans les bras de Ralph, bascule la tête sur son épaule. Il soulève le bas de sa robe, lui caresse doucement les cuisses ; la peau sous ses doigts est de satin, lisse et chaude. Sa main alors la déleste avec une lenteur calculée. Pas de questions, pas d'intention déclarée, juste le rythme soutenu de leurs respirations. Tout est prescrit, consenti d'avance. Appuyée sur les coudes contre un échafaudage adossé au mur, la tête rejetée en arrière, les paupières baissées, aux prises d'un désir envahissant, elle se laisse emporter dans le tourbillon des étoiles, vers d'autres galaxies, jusqu'au seuil de l'inconscience.

\*

« Il faut que je te dise quelque chose, Camille. »

Elle entend la voix de sa mère. L'aveu de son secret. Ce poids dont elle entendait libérer sa conscience avant de mourir. Pour une femme généreuse et fervente, un acte de repentir et de contrition.

« J'ai connu un autre homme après notre mariage. »

Camille avait dix-sept ans à l'époque, elle ne se rappelle pas avoir été alertée par le moindre signe de changement dans l'attitude de ses parents, ni entendu la moindre allusion par

rapport à cela. Et pour cause, sa mère n'a rien laissé paraître. C'était une aventure sans lendemain, une brève rencontre avec un homme de passage qui est entré dans sa vie, un peu par effraction, à un moment pour elle de faiblesse, pour lui propice à toute manœuvre de séduction.

« Tu vois, ma fille, lui a-t-elle dit, j'ai succombé à la tentation du péché, j'en ai commis un deuxième en refusant d'aller me confesser, et en fin de compte un troisième, pour cette même raison ; celui-là, c'était le péché d'orgueil. »

Camille se souvient d'avoir pris la main de sa mère. Elle a longuement contemplé son visage amaigri, allongé, ravagé par la maladie et lui a simplement répondu :

« Maman, il ne faut jamais rien regretter. »